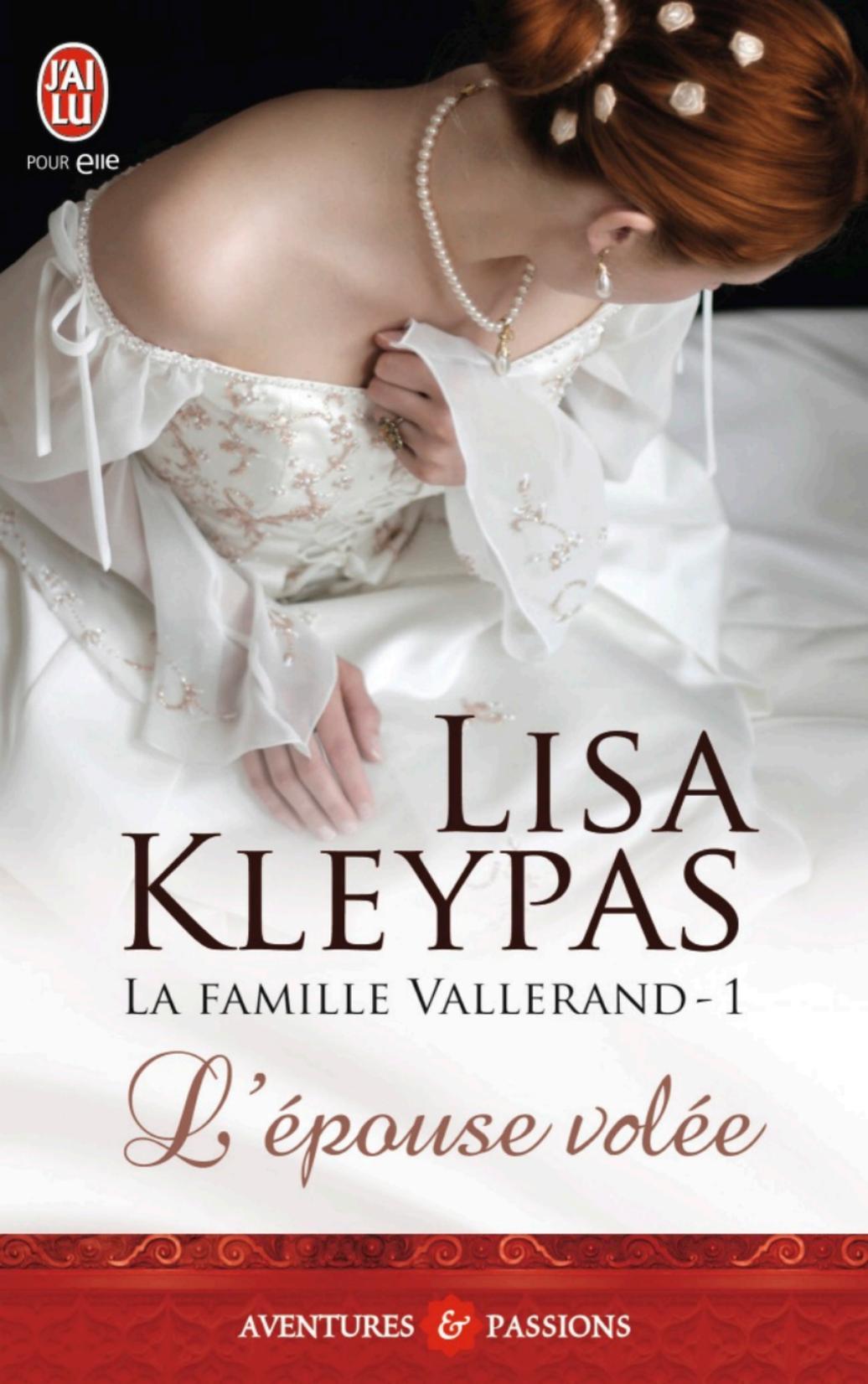




POUR elle



# LISA KLEYPAS

LA FAMILLE VALLERAND - 1

*L'épouse volée*

AVENTURES & PASSIONS

## **Lisa Kleypas**

C'est à 21 ans qu'elle publie son premier roman, après avoir fait des études de sciences politiques. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix Romantic Times du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues.

Son ton, la légèreté de son style et ses héros, souvent issus d'un milieu social défavorisé, caractérisent son œuvre.

Elle écrit également de la romance contemporaine.



L'épouse volée

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

*Dans la collection : Aventures et Passions*

Par pure provocation (N° 394)  
L'ange de minuit (N° 4062)  
Prince de l'éternité (N° 4426)  
La loterie de l'amour (N° 4915)  
Un jour tu me reviendras (N° 5263)  
Parce que tu m'appartiens (N° 5337)  
L'imposteur (N° 5524)  
Courtisane d'un soir (N° 5808)  
Frissons interdits (N° 6085)  
Sous l'emprise du désir (N° 6330)  
L'amant de lady Sophia (N° 6702)  
Libre à tout prix (N° 6990)  
Les blessures du passé (N° 7614)

#### **LA RONDE DES SAISONS**

1 – Secrets d'une nuit d'été (N° 9055)  
2 – Parfum d'automne (N° 9171)  
3 – Un diable en hiver (N° 9186)  
4 – Scandale au printemps (N° 9277)  
5 – Retrouvailles (N° 9409)

#### **LES HATHAWAY**

1 – Les ailes de la nuit (N° 9424)  
2 – L'étreinte de l'aube (N° 9531)  
3 – La tentation d'un soir (N° 9598)  
4 – Matin de noce (N° 9623)  
5 – L'amour l'après-midi (N° 9736)

*Dans la collection : Promesses*

#### **LA SAGA DES TRAVIS**

1 – Mon nom est Liberty (N° 9248)  
2 – Bad boy (N° 9307)  
3 – La peur d'aimer (N° 9362)

#### **FRIDAY HARBOR**

1 – La route de l'arc-en-ciel (N° 10261)  
2 – Le secret de Dream Lake (N° 10416)  
3 – Le phare des sortilèges (N° 10421)  
Nuit de Noël à Friday Harbor (N° 10542)

LISA  
KLEYPAS

LA FAMILLE VALLERAND – 1

L'épouse volée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne Busnel*





AVENTURES  
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook  
pour avoir des informations exclusives :  
[www.facebook/jailu.pourelle](http://www.facebook/jailu.pourelle)

*Titre original*

WHEN STRANGERS MARRY

(Originally published as *Only In Your Arms*)

*Éditeur original*

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Lisa Kleypas, 1992, 2002

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2014

*À mon père, Lloyd Kleypas, qui a toujours cru en moi et m'a toujours encouragée à faire de mon mieux... sur qui je peux toujours compter... et grâce à qui je me sens forte même dans les moments où j'ai besoin qu'il m'épaulé.*

*Je suis si fière d'être ta fille !*

*Avec tout mon amour,*

*L. K.*



## PROLOGUE

*Natchez, 1805*

Les coups pleuvaient dans un déluge brutal, incessant. Recroquevillée sur elle-même, Lysette tentait de se protéger la tête de ses bras repliés. La douleur lui arrachait des cris rauques qui lui déchiraient la gorge.

Sa tentative de rébellion avait été sauvagement matée, jusqu'à la vider de toute volonté, hormis celle de survivre à la furie de son beau-père.

Gaspard Médart n'était pas très grand, mais robuste et râblé, et doté d'une force nerveuse dont il se servait souvent pour compenser son manque d'intelligence.

Il ne se redressa que lorsqu'il fut certain que Lysette ne lui opposerait plus de résistance et, avec un grommèlement de colère, essuya ses poings ensanglantés sur son gilet.

Lysette resta tétanisée une bonne minute avant de comprendre qu'il en avait fini avec elle.

Lentement, elle laissa retomber ses bras, se risqua à tourner la tête. Gaspard la dominait de toute sa taille, les poings toujours fermés.

Elle déglutit, sentit le goût du sang sur sa langue, se redressa tant bien que mal en position assise.

— Maintenant tu sais ce qu'il en coûte de me défier, gronda-t-il. Je ne tolérerai plus tes insolences, compris ?

Il brandit le poing sous le nez de Lysette qui bredouilla :

— Oui... oui !

Affolée, elle ferma les yeux et se mit à prier : « Pourvu qu'il ne recommence pas, pourvu qu'il ne recommence pas ! » Elle dirait n'importe quoi pour qu'il s'estime satisfait et s'en aille enfin.

Elle l'entendit éructer un ricanement de mépris, puis le bruit de ses pas décrut en direction de la porte.

Lysette rampa vers le lit. Elle s'y agrippa et parvint à se relever. La tête lui tournait. Elle tâta avec précaution sa mâchoire meurtrie. Un goût salé lui emplit la bouche. Elle cracha sur le sol.

La porte grinça. Lysette pivota dans un sursaut. Était-ce Gaspard qui revenait ? Non, ce n'était que Delphine, qui s'était empressée de se réfugier dans une autre pièce pendant que la rage de Gaspard se déchaînait sur elle.

Tout le monde l'appelait « tante Delphine », car elle faisait partie de cette catégorie de femmes que l'on plaignait : celle des vieilles filles, qui n'avaient pas eu la chance de dénicher un mari du temps de leur jeunesse et devaient par conséquent se résoudre à vivre aux crochets d'un parent plus ou moins généreux.

Quand elle découvrit la figure tuméfiée de Lysette, une expression de pitié mêlée d'exaspération apparut sur son visage replet.

— Vous pensez que je méritais cette correction, n'est-ce pas ? articula Lysette d'une voix sourde. Après tout, c'est Gaspard le chef de la famille puisqu'il n'y a pas d'autre homme à la maison. Il faudrait donc accepter toutes ses décisions sans broncher, c'est bien cela ?

— Tu devrais t'estimer heureuse. Cela aurait pu être pire ! Pourquoi lui tiens-tu tête ainsi ? Allons, laisse-moi t'aider, dit Delphine en prenant Lysette par le bras.

Mais la jeune fille se dégagea d'un mouvement brusque.

— Allez-vous-en. Je n'ai plus besoin de vous. C'est quand Gaspard me battait qu'il fallait m'aider !

— Ne sois pas sottte. Tu sais très bien quel est notre lot à nous, les femmes. Nous devons l'accepter. Et épouser Étienne Sagesse, ce n'est quand même pas une tragédie.

Lysette se hissa sur le lit en réprimant un gémissement de douleur.

— Sagesse est un porc et un ivrogne. Vous le savez aussi bien que moi, tante Delphine !

— Peut-être, mais si le bon Dieu en a décidé ainsi, tu l'épouserás, soupira Delphine avec un haussement d'épaules fataliste.

— Ce n'est pas Dieu qui le veut, objecta Lysette, le regard rivé sur la porte ouverte. C'est juste Gaspard.

Au cours des deux années passées, ce dernier avait dilapidé chaque centime que leur avait légué le père de Lysette. Et afin de regonfler son compte en banque, Gaspard n'avait pas hésité à marier Jacqueline, la sœur aînée de Lysette, à un homme certes fortuné, mais trois fois plus âgé qu'elle.

À présent, c'était au tour de Lysette d'être vendue au plus offrant. Il semblait impossible que Gaspard ait pu trouver pire mari que celui de Jacqueline, et pourtant...

Étienne Sagesse était un planteur de La Nouvelle-Orléans de sinistre réputation. Lysette ne l'avait rencontré qu'une fois, mais sa vulgarité et sa grossièreté n'avaient fait que conforter ses pires craintes. Il avait même tenté de la tripoter !

Gaspard s'en était amusé. C'était là le signe d'une virilité affirmée, avait-il prétendu.

Delphine, qui s'était approchée et examinait Lysette d'un œil soucieux, donnait des envies de meurtre à celle-ci.

— Veux-tu un peu d'eau froide pour te...

— Ne me touchez pas ! Si vous voulez vous rendre utile, envoyez un mot à ma sœur pour la prévenir que je désire la voir.

— Oh ! mais... j'ignore si son mari l'autorisera à...

— Faites ce que je vous dis ! coupa Lysette avant de tourner la tête vers le mur tendu de brocart.

Penser à Jacqueline était bien la seule chose capable de la rasséréner un peu.

Après le départ de Delphine, un silence irréel retomba dans la chambre. Les paupières closes, Lysette tenta d'oublier sa lèvre fendue qui l'élançait pour réfléchir à un plan. La fureur de Gaspard n'avait servi qu'à renforcer sa détermination à échapper à ce cauchemar.

En dépit de la douleur, elle parvint à somnoler jusqu'au coucher du soleil. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la chambre était noyée d'ombre, et sa sœur était à son chevet.

— Jacqueline ! chuchota-t-elle en essayant de sourire malgré sa lèvre enflée.

Jadis, Jacqueline l'aurait peut-être prise dans ses bras pour pleurer avec elle, mais cette personne-là n'existait plus. Sa sœur était devenue une femme sèche, qui ne laissait jamais libre cours à ses émotions.

Jacqueline avait toujours été la plus jolie des deux, avec ses longs cheveux auburn bien lisses et son teint de porcelaine, alors que la chevelure rousse de Lysette frisottait désespérément et que ses joues étaient semées de taches de rousseur. Pour autant Lysette n'avait jamais été jalouse, car sa sœur s'était toujours montrée tendre et maternelle envers elle, bien plus que leur mère, Jeanne, à vrai dire.

Jacqueline posa sa main délicate et parfumée sur le montant du lit. Son visage était soigneusement poudré, mais aucun artifice n'aurait pu dissimuler les rides précoces qui marquaient ses traits. Non seulement elle avait beaucoup changé depuis son mariage, mais elle avait aussi vieilli.

— Jacqueline, répéta Lysette d'une voix frémissante.

— Fallait-il vraiment en arriver là ? demanda sa sœur d'une voix posée. J'ai toujours peur que tu ne pusses Gaspard trop loin. Je t'avais pourtant conseillé de ne pas braver son autorité.

— Jacqueline, il veut que j'épouse un planteur de La Nouvelle-Orléans. Un individu odieux... méprisable !

— Oui, Étienne Sagesse, acquiesça Jacqueline, impassible. Je l'ai su avant même que Sagesse arrive à Natchez.

— Tu... tu le savais ? bégaya Lysette, stupéfaite. Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenue de ce que Gaspard mijotait ?

— À ma connaissance, Sagesse n'est pas un mauvais parti. Si telle est la volonté de Gaspard, tu dois obéir. Au moins tu seras libérée de lui.

— Tu ne sais pas qui est cet homme, Jacqueline.

— Oh, je suis sûre qu'il ressemble en tout point aux autres ! Le mariage n'est pas une telle épreuve, Lysette. Surtout comparé à ce que tu vis ici. Tu auras ta propre maison, tu ne seras plus obligée d'être la servante de notre mère, et quand tu auras mis au monde un ou deux enfants, ton mari désertera ton lit.

— Et je suis censée me contenter d'une telle existence ? murmura Lysette, la gorge nouée.

Jacqueline soupira.

— Pardon de t'offrir un si piètre réconfort, mais je pense qu'il vaut mieux que tu voies la réalité en face plutôt que de te bercer d'illusions.

Elle pressa doucement l'épaule endolorie de Lysette, qui ne put réprimer un tressaillement.

— J'espère que dorénavant tu auras l'intelligence de tenir ta langue face à Gaspard, reprit Jacqueline. Montre-toi docile, ou du moins fais semblant. Maintenant je vais aller voir notre mère. Comment se porte-t-elle ?

— Son état a empiré cette semaine. Le médecin a dit...

Lysette hésita, les yeux rivés sur le ciel de lit qui, comme le reste du mobilier de la maison, était vieux et en mauvais état.

— Elle est incapable de se lever, maintenant. Toutes ces années passées à jouer les infirmes, sans jamais quitter sa chambre, l'ont réellement affaiblie. C'est entièrement la faute de Gaspard. Sans lui, elle serait en parfaite santé. Mais dès qu'il se met à crier, elle reprend une dose de cordial, tire les courtines et dort pendant deux jours d'affilée. Mon Dieu, pourquoi l'a-t-elle épousé ?

Pensive, Jacqueline secoua la tête :

— Une femme doit faire avec ce qu'elle a. Quand notre père est mort, elle n'avait déjà plus l'attrait de la jeunesse, et les prétendants ne se bousculaient pas. J'imagine que Gaspard lui a paru le meilleur choix qui s'offrait à elle.

— Elle aurait pu rester seule.

— Mieux vaut un mauvais mari que vivre seule, répliqua Jacqueline en se levant. Bien, je vais aller à son chevet. Sait-elle que Gaspard te brutalise ?

— Je ne vois pas comment elle pourrait l'ignorer vu le vacarme.

— Alors elle risque d'être dans tous ses états. Je suppose que le calme reviendra dans cette demeure quand toi aussi tu l'auras quittée. En tout cas, je l'espère. Pour mère.

Jacqueline partie, Lysette se recroquevilla sur le lit. Elle était déçue car elle s'était attendue à davantage de compassion de la part de sa sœur.

Elle ferma les yeux, puis réfléchit de nouveau à son plan de bataille. Jamais elle n'épouserait Étienne Sagesse, décréta-t-elle. Quoi qu'il lui en coûtât pour échapper à ce funeste sort.

# 1

## *La Nouvelle-Orléans*

Philippe et Justin Vallerand couraient dans les bois en direction du bayou, se faufilant entre les pins et les sycomores, sautant par-dessus les marigots.

Plutôt grands pour leur âge et d'allure dégingandée, ils n'avaient pas encore la musculature impressionnante de leur père. En revanche, l'arrogance innée des Vallerand se lisait sur leurs traits. Tous deux avaient d'épais cheveux bruns qui leur tombaient sur le front en boucles indisciplinées, et des yeux bleus frangés de cils sombres.

Même si les gens avaient souvent du mal à les distinguer l'un de l'autre, ils étaient aussi différents de caractère qu'on puisse l'être.

Philippe était doux, bienveillant, et il obéissait aux consignes même quand il n'en saisissait pas forcément la logique.

Justin, lui, était une petite brute qui ne supportait pas l'autorité et se vantait de contrevenir aux règles établies.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Philippe. On prend la pirogue et on va chercher des pirates sur la rivière ?

— Fais ce que tu veux, rétorqua Justin avec hauteur. Moi, j'ai l'intention d'aller voir Madeleine.

Madeleine Scipion était une très jolie brune, fille d'un négociant installé en ville. Ces derniers temps, elle avait témoigné à Justin un intérêt évident alors qu'elle savait pertinemment que Philippe était amoureux d'elle. La petite garce était ravie de dresser les deux frères l'un contre l'autre.

— Tu l'aimes ? risqua Philippe, son visage expressif crispé par la jalousie.

Justin ricana et cracha par terre.

— Si je l'aime ? Mais qui a besoin d'amour ? Je t'ai dit ce qu'elle m'a laissé lui faire la dernière fois que je l'ai vue ?

— Quoi donc ? souffla Philippe.

Ils se jaugèrent du regard.

Tout à coup Justin asséna une tape sur le crâne de son frère, puis s'élança vers la rivière en zigzaguant entre les arbres tandis que Philippe le pourchassait en brailant :

— Tu vas me le dire ! Tu vas me le dire !

Tous deux s'immobilisèrent soudain en détectant un mouvement du côté de la pirogue.

Un jeune garçon vêtu de guenilles et d'un chapeau avachi tournait autour de l'embarcation. Se rendant soudain compte qu'on l'avait découvert, il lâcha l'amarre. Vif comme l'éclair, il ramassa son baluchon et prit ses jambes à son cou.

— Il voulait voler la pirogue ! rugit Justin.

Réconciliés, les jumeaux se lancèrent à la poursuite du voleur avec des clameurs guerrières.

— Coupe-lui la route ! beugla Justin.

Philippe bifurqua à gauche et disparut derrière un bosquet de cyprès qui longeait la rive fangeuse de la rivière. Il ne lui fallut que quelques minutes pour dépasser le fuyard, puis se planter devant lui, l'arrêtant dans son élan.

— Toi, tu vas regretter d'avoir voulu prendre notre pirogue !

Après avoir essuyé d'un revers de main la sueur qui lui coulait sur le front, Philippe s'avança vers l'ennemi d'un air menaçant.

Haletant, ce dernier fit volte-face pour rebrousser chemin. Il se heurta à Justin qui l'attrapa aux épaules et le maintint à bout de bras.

Le jeune garçon laissa tomber son baluchon en poussant un cri aigu. Les jumeaux éclatèrent de rire.

— Eh, Philippe, regarde ce que j'ai attrapé ! Un lutin qui piaille et qui ne respecte pas la propriété d'autrui. Qu'est-ce qu'on va lui faire ?

Justin évitait sans mal les faibles coups de poing que tentait de lui décocher son prisonnier. Philippe s'approcha et fusilla du regard le malheureux voleur qui se tortillait en vain pour échapper à la poigne de son frère.

— Qui es-tu ? aboya-t-il.

— Lâchez-moi, je n'ai rien fait ! couina le captif.

— Seulement parce qu'on t'en a empêché.

Philippe émit un sifflement à la vue des plaques rouges et des griffures qui couvraient les bras minces du garçon.

— Eh bien, les moustiques se sont régalés, on dirait. Depuis combien de temps traînes-tu dans les marais ?

Le gamin se débattit de plus belle et réussit à flanquer un coup de pied dans le genou de Justin, qui poussa un rugissement de douleur.

— Ça suffit maintenant !

— Lâchez-moi, espèces de... brutes !

— Je vais t'apprendre les bonnes manières, moi, petit saligaud !

Justin leva le poing, prêt à boxer l'effronté.

— Attends, intervint Philippe, apitoyé malgré lui par la maigreur et l'impuissance du garçon. Il est trop petit, tu ne peux pas le frapper.

— Dieu que tu es gentil, commenta Justin, qui laissa néanmoins retomber son bras. Que veux-tu qu'on en fasse, alors ? On le jette dans la rivière ?

Déjà il entraînait vers la berge sa victime, qui se mit à pousser des cris perçants. Amusé, il décida d'en rajouter une louchée.

— Tu sais qu'il y a des serpents là-dedans ? fit-il en désignant l'eau noirâtre. Et venimeux, en plus !

— Non... je vous en supplie ! Pitié !

— Et des alligators, aussi. Ils ne vont faire qu'une bouchée de t...

Justin s'interrompt, bouche bée.

Le chapeau de leur prisonnier venait de tomber et de dévaler la berge. Il s'éloignait déjà au fil de l'eau. Le visage du garçon apparaissait maintenant en pleine lumière. Il avait les traits étonnamment fins et... une longue tresse rousse sur l'épaule.

Une fille !

D'à peu près leur âge, ou à peine plus âgée. De ses bras maigres, elle se cramponnait au cou de Justin avec l'énergie du désespoir, de peur qu'il ne la précipite dans la rivière.

— Ne me poussez pas... s'il vous plaît... je ne sais pas nager !

Justin s'écarta pour mieux examiner la petite figure marbrée de traces de boue.

C'était une fille ordinaire, plutôt agréable à regarder, sans être remarquable, même s'il n'était guère facile de savoir à quoi elle ressemblait sous cette crasse.

— Eh bien, on s'est fait avoir, Philippe ! s'exclama-t-il. Regarde donc. C'est une drôlesse. Ça change tout. Du calme, ajouta-t-il à l'intention de sa captive, toujours agrippée à son cou. Je ne vais pas te noyer. Finalement, j'ai d'autres projets.

— Justin, donne-la-moi, intervint Philippe.

— Va t’amuser ailleurs. Cette fille est à moi, asséna Justin avec son arrogance coutumière.

— Je ne vois pas pourquoi !

— C’est moi qui l’ai attrapée.

— Je t’ai aidé, je te rappelle. Et tu as déjà Madeleine !

— Bah, je te la laisse. Je préfère celle-ci.

— Laisse-la choisir entre nous, alors.

Les deux frères se défièrent un instant du regard. Puis Justin gloussa, regarda la captive et la gratifia d’une bourrade.

— D’accord. Alors dis-nous lequel de nous deux tu préfères.

Lysette secoua la tête, trop faible et épuisée pour comprendre ce qu’on lui demandait.

Cela faisait deux jours qu’elle errait dans les marécages. Deux jours épouvantables durant lesquels elle avait marché dans la boue, trempée, terrifiée, persuadée qu’un alligator ou un serpent venimeux allait l’attaquer à tout instant.

Dans le bayou, la chaleur et l’humidité étaient intolérables, mais c’était surtout les nuées de moustiques qui avaient failli la rendre folle. Ils l’avaient même piquée à travers ses vêtements, jusqu’à ce que chaque centimètre carré de peau la brûle et la démange. Elle avait commencé à croire qu’elle ne survivrait pas à cette expédition infernale, et l’idée ne l’avait pas dérangée outre mesure.

Tout était préférable au mariage avec Étienne Sagesse, même une fin pitoyable au fond d’un bayou de Louisiane.

— Allez, décide-toi ! s’impatenta le garçon nommé Justin.

Lysette tenta de se dégager, mais il était étonnamment fort pour quelqu'un d'aussi mince. Il affermit sa prise et elle laissait échapper un cri de douleur.

— Pas la peine de lui faire mal, protesta celui qui s'appelait Philippe.

— Elle est juste douillette, j'ai à peine serré... Et je vais recommencer si elle ne se dépêche pas !

Éperdue, Lysette regarda la petite brute, puis l'autre, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, mais semblait plus pondéré. De vrais jumeaux. Le dénommé Philippe avait l'air presque gentil. Elle décelait une lueur de pitié dans son regard bleu.

Peut-être pourrait-elle le convaincre de la libérer.

— Toi, dit-elle en regardant Philippe. C'est toi que je choisis.

— *Lui ?* fit Justin, incrédule.

Il la lâcha brusquement et la poussa brutalement vers son frère. Lysette perdit l'équilibre et s'affala contre Philippe qui la retint par les épaules.

— Tiens, fais-en ce que tu veux. De toute façon, elle ne m'intéresse pas, déclara Justin avant de tourner les talons.

Il alla ramasser le baluchon et entreprit de fouiller à l'intérieur. Il découvrit une poignée de pièces de monnaie serrées dans un mouchoir, une robe roulée sur elle-même et un peigne en corne.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Philippe à Lysette avec une douceur inattendue.

Elle secoua la tête, les yeux soudain noyés de larmes, et se mordit l'intérieur de la joue. Elle se détestait d'être aussi faible, mais elle était affamée, ivre de fatigue, et elle n'arrivait plus à réfléchir correctement.

— Pourquoi voulais-tu prendre notre pirogue ?

— Pardon, je n'aurais pas dû. Laissez-moi partir. Je... je ne vous embêterai plus.

Le regard de Philippe glissa sur elle de la tête aux pieds. Résignée, elle subit cette inspection sans broncher. Même pomponnée et sur son trente et un, elle n'avait jamais été considérée comme une beauté. Alors après un séjour de deux jours dans le marais, dans ces nippes dégoûtantes qui empestaient...

Philippe parut prendre une décision. Il la saisit par les poignets.

— Viens avec moi. Si tu as des ennuis, on va peut-être pouvoir t'aider.

Lysette s'alarma. Il avait sans doute l'intention de l'emmener chez ses parents. Auquel cas il ne se passerait pas quelques heures avant qu'on la ramène de force chez Étienne Sagesse.

— Non ! cria-t-elle en tentant de se dégager.

— Tu n'as pas le choix.

Cette fois, elle se démena comme une folle, lui donna des coups de coude et de genou. Il la maîtrisa avec une facilité humiliante.

— Je ne te veux pas de mal, grogna-t-il en la hissant sur son épaule, le bras passé autour de ses cuisses.

Lysette poussa un cri de rage et de désespoir mêlés, tout en lui martelant vainement le dos de ses poings.

— Où l'emmènes-tu comme ça ? lança Justin, goguenard.

— Voir notre père.

— Mais, pourquoi ? Il va juste t'obliger à la laisser partir.

— Et que veux-tu faire d'autre ? rétorqua Philippe.

— Tu n'es vraiment qu'un crétin, marmonna Justin.

Bien qu'à contrecœur, il finit pourtant par emboîter le pas à son frère.

Lysette abandonna toute résistance. Mieux valait garder ses forces puisqu'elle ne savait pas quel sort lui réservait le destin. Et que, de toute évidence, ces deux

garçons pleins de morgue ne comptaient pas la laisser partir.

Fermant les yeux, elle lutta contre la nausée qui l'envahissait.

— Je vais vomir, avertit-elle.

— C'est vrai qu'elle a le teint verdâtre, observa Justin dans le dos de Philippe.

— Vraiment ?

Philippe s'arrêta et, laissant glisser Lysette le long de son corps, il la déposa sur le sol.

— Tu préfères marcher ?

— Oui.

Elle eut à peine fait deux pas qu'elle vacilla. Spontanément, les deux frères la saisirent chacun par un bras, et ils se mirent en marche. Ils cheminèrent un moment avant de parvenir en vue d'une demeure cossue, de style créole.

Désorientée, Lysette jeta un regard autour d'elle. Les jumeaux étaient visiblement issus d'un milieu très fortuné. Comme les autres plantations situées dans cette zone très prisée de La Nouvelle-Orléans, la maison faisait face au bayou Saint-John, une langue d'eau qui s'étendait du lac Pontchartrain jusqu'au Mississippi.

La façade blanche et gris pâle brillait dans la lumière du couchant. Bâtie sur trois niveaux, elle était agrémentée d'une large véranda soutenue par des colonnes blanches. Entre les cyprès, les chênes et les magnolias qui poussaient à profusion autour de la maison, on distinguait une chapelle, un fumoir, ainsi que des bâtiments bas qui devaient être réservés aux esclaves.

Les jumeaux firent gravir à Lysette la volée de marches qui menait à l'entrée principale. Ils pénétrèrent dans un grand hall délicieusement frais, flanqué d'étroits bancs en acajou.

— Père ? appela Philippe.

Une femme à la peau noire, qui s'activait dans un coin, se tourna pour indiquer d'un geste une pièce située au-delà de deux petits vestibules jumeaux. La bibliothèque, constata Lysette lorsqu'ils en franchirent le seuil.

Le mobilier était magnifique, et les sièges étaient recouverts d'une soie d'un jaune éclatant assortie à la tapisserie ornée de motifs d'un bleu profond. De lourdes tentures de tissu gaufré grenat encadraient les fenêtres.

Lysette fixa son attention sur l'homme qui leur tournait le dos, installé au bureau d'acajou massif.

Il ne portait pas de gilet, et sa chemise blanche tendue sur ses larges épaules soulignait la musculature de son dos.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix profonde qui la fit frissonner.

— Père, nous avons attrapé quelqu'un qui essayait de voler notre pirogue, expliqua Philippe.

Sans se retourner, l'homme rassembla une liasse de documents en une pile bien nette.

— Ah ! J'espère que vous avez appris à ce scélérat à respecter la propriété des Vallerand ?

Philippe se racla la gorge nerveusement.

— Eh bien... à vrai dire...

— C'est une fille ! s'écria Justin.

Vallerand pivota dans son fauteuil et dévisagea Lysette avec une curiosité empreinte de détachement.

Si le diable décidait un jour de prendre apparence humaine, il choisirait très certainement de se présenter sous celle-ci, se dit Lysette, impressionnée.

Très brun, les traits altiers, le nez droit, la bouche à la fois sensuelle et volontaire, le regard noir étincelant, il était d'une beauté aristocratique.

Il avait le teint hâlé de ceux qui passent du temps à s'activer en plein air et il émanait de toute sa personne une virilité difficile à ignorer.

Vallerand se leva et, la main posée sur le plateau du bureau, continua de jauger d'un œil perplexe et amusé cette fille pleine de boue qui venait de faire irruption dans sa belle bibliothèque.

Lysette n'était pourtant pas petite, mais en sa présence, elle se sentait minuscule.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il enfin.

Elle soutint son regard inquisiteur tout en réfléchissant aux diverses possibilités qui s'offraient à elle.

Vallerand ne semblait pas du genre à se laisser apitoyer par quelques larmes de crocodile. Les menaces et les invectives ne l'ébranleraient pas non plus. Il n'était pas exclu qu'il soit apparenté aux Sagesse, ou qu'il soit ami avec cette famille...

Son seul espoir était donc de le convaincre de sa totale insignifiance.

— Elle ne veut pas nous dire son nom, père, intervint Justin avant qu'elle ait le temps de répondre.

Vallerand s'approcha. Lysette n'eut pas conscience de reculer, jusqu'à ce que son dos heurte la poitrine de Philippe, qui se tenait derrière elle.

Vallerand lui saisit le menton, et Lysette se raidit au contact de ses doigts calleux. Il lui fit tourner la tête de droite à gauche, examinant visiblement les stigmates laissés par son périple dans le bayou.

Ses yeux sombres étaient dépourvus de chaleur.

— Pourquoi vouliez-vous voler cette pirogue ?

— Je vous présente mes excuses. C'est la première fois de ma vie que je tentais de dérober quelque chose, mais... j'en avais plus besoin que vous.

— Comment vous appelez-vous ?

Comme elle gardait le silence, il lui souleva le menton plus haut et insista :

— Où est votre famille ?

— Vous êtes bien bon de vous inquiéter pour moi, monsieur, dit-elle, pas dupe. Mais je n'ai pas besoin de votre aide et je ne veux pas vous causer le moindre souci. Aussi je vous demande de me laisser partir et...

— Êtes-vous perdue ?

— Non !

— Alors vous vous êtes enfuie ?

— Non, pas du tout.

Elle n'avait hésité qu'une demi-seconde.

— De quel endroit ?

Abandonnant tout espoir de le convaincre, elle repoussa sa main et répondit d'un ton sec :

— Cela ne vous regarde pas. Laissez-moi m'en aller, à présent.

Il eut un sourire fugace, comme si son insolence lui plaisait.

— Êtes-vous de La Nouvelle-Orléans, mademoiselle ?

— Non.

— Je ne vous crois pas. Avez-vous entendu parler de la famille Vallerand ?

À dire vrai... oui. Elle s'efforça de rassembler ses souvenirs. Elle avait entendu prononcer le nom de Vallerand à plusieurs reprises à la table du dîner, quand Gaspard et ses amis parlaient politique et affaires.

Plusieurs planteurs de Louisiane comptaient parmi les hommes les plus fortunés du pays, et Vallerand en faisait partie. Si sa mémoire était bonne, cette famille possédait d'immenses terres de part et d'autre de La Nouvelle-Orléans, y compris la forêt située au-delà du lac Pontchartrain.

Apparemment Maximilien Vallerand, le chef de la famille, était aussi l'ami et le conseiller du nouveau

gouverneur du Territoire d'Orléans<sup>1</sup>. Lysette avait cru déceler une franche hostilité et de la rancœur à son égard quand les amis de Gaspard avaient abordé le sujet.

— J'ai entendu parler de vous, admit-elle. Vous êtes un homme important à La Nouvelle-Orléans, pas vrai ? Et je ne doute pas que vous soyez très occupé. Une fois encore, je regrette d'avoir voulu emprunter votre pirogue, mais, franchement, rien n'a été détérioré. Alors maintenant, si vous le voulez bien, je vais m'en aller.

Retenant son souffle, elle tourna les talons.

— Non, je ne veux pas.

Une grande main s'était posée sur son bras. Lysette tressaillit. Il l'avait touchée par inadvertance là où demeurait l'une de ses pires ecchymoses, après la raclée que lui avait infligée Gaspard. La douleur fusa jusque dans son épaule et elle se sentit soudain toute faible.

Vallerand ôta aussitôt sa main. Sous son regard incisif, Lysette se redressa et fit de son mieux pour masquer sa souffrance.

— Où comptiez-vous aller avec cette pirogue ? voulut-il savoir.

— Chez ma cousine. À Beauvallet.

— À Beauvallet ? Mais c'est au moins à six lieues ! s'exclama Justin, moqueur. Et les alligators ? Et les pirates de rivière ? Vous en avez entendu parler ? Vous ne savez donc pas ce qui peut vous arriver si vous vous promenez dans les marais, petite idiote ?

— Justin, ça suffit, dit son père.

Le garçon n'insista pas.

---

1. Le Territoire d'Orléans, au sud du 33<sup>e</sup> parallèle, faisait partie du Territoire de Louisiane, immense zone allant des Grands Lacs au golfe du Mexique, cédée par la France aux Britanniques et aux Espagnols. (*N.d.T.*)

— Entreprendre un tel voyage seule est assurément une gageure, reprit Vallerand. Mais peut-être attendiez-vous de la compagnie. Vous étiez sur le point de retrouver quelqu'un ? Un amoureux ?

— Oui, mentit Lysette. Et vous me retenez inutilement. Je ne resterai pas ici une seconde de plus !

Elle en avait assez, tout à coup. Elle avait faim, soif, et elle était perturbée par ce regard de jais dans lequel dansait un éclat argenté.

De nouveau, elle se détourna. Vallerand la rattrapa avant qu'elle ait pu faire deux pas. Il la retint d'une main et, de l'autre, lui emprisonna la nuque.

Lysette comprit qu'elle avait perdu. Un sanglot sec s'échappa entre ses dents serrées.

— Allez au diable ! Pourquoi ne me laissez-vous pas partir ?

— Tenez-vous tranquille. Je ne vous veux aucun mal.

Un instant, il reporta son attention sur les jumeaux, qui les observaient d'un air fasciné.

— Vous deux, laissez-nous.

— Mais pourquoi ? protesta Justin. C'est nous qui l'avons trouvée ! Et d'ailleurs...

— Dépêchez-vous. Et prévenez votre grand-mère que je souhaite qu'elle vienne dans la bibliothèque.

Lysette lança un regard accusateur à Justin.

— Il a pris mes affaires. Je veux qu'il me les rende.

— Justin ?

Avec un sourire bravache, le garçon tira de sa poche le mouchoir plein de pièces et le lança sur la chaise la plus proche. Puis il s'éclipsa avant que son père ait le temps de le réprimander.

Restée seule avec Vallerand, Lysette se contorsionna pour lui échapper, sans parvenir à lui faire lâcher prise.

— Je vous ai dit de rester tranquille.

Elle se pétrifia quand il retroussa soudain sa chemise crasseuse, révélant son dos.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria-t-elle. Arrêtez ! Lâchez-moi tout de suite, espèce de...

— Du calme, coupa-t-il en coinçant le bas de sa chemise dans son col. Vous n'avez rien à craindre. Je ne m'intéresse pas à vos charmes féminins. Je préfère que mes victimes soient débarbouillées avant de les agresser, ajouta-t-il dans un trait d'humour sardonique.

Il posa la main au creux de ses reins. Lysette poussa un cri d'indignation et lui enfonça ses ongles dans le bras. Sans s'occuper d'elle, il fit remonter ses doigts le long de sa colonne vertébrale et, en réaction, elle sentit les poils sur sa nuque se hérissier.

La main de Vallerand continua de courir le long de son dos, jusqu'à ce qu'il repère le nœud de la bande de toile qui lui comprimait les seins.

Lysette comprit qu'il ne servait à rien de lutter. Ce type faisait ce qu'il voulait, de toute façon.

Il entreprit de défaire le nœud. Bien que ses gestes soient doux, elle ne put réprimer des grimaces de douleur.

— Vous n'êtes pas un gentleman ! s'insurgea-t-elle.

Ce commentaire ne parut pas l'émouvoir.

— C'est vrai, reconnut-il.

Quoique mortifiée, Lysette ne put retenir un soupir de soulagement lorsque la bande tomba, libérant sa chair meurtrie par les coups de poing. L'air frais sur sa peau moite lui arracha un frisson.

— C'est bien ce que je pensais, l'entendit-elle murmurer.

Elle devinait quel spectacle affligeant il avait sous les yeux : des meurtrissures violacées vieilles d'une semaine, auxquelles s'étaient ajoutées des piqûres de moustiques et d'innombrables égratignures.

Jamais elle ne s'était sentie aussi humiliée.

Au bout d'un moment, dans le silence qui se prolongeait, elle se résigna. Peu importait ce qu'il pensait. Elle

était trop épuisée pour tenir debout sans assistance, de toute façon.

Sa tête était de plus en plus lourde. Elle finit par l'appuyer contre l'épaule de Vallerand. Son parfum, mélange subtil de savon, de tabac et de cuir, était terriblement viril, nota-t-elle. Sans vraiment s'en rendre compte, elle le huma encore et encore, tandis que son corps se laissait aller lentement contre le torse solide.

Dans son dos, les doigts avaient repris leur exploration. C'était inattendu, une telle douceur chez un homme aussi puissant. Réfléchir devenait difficile. Une sorte de brouillard cotonneux semblait l'encercler, se refermer sur elle, comme une promesse d'oubli, de délivrance... Son corps s'engourdissait.

Elle lutta de toutes ses forces pour ne pas sombrer, mais dut néanmoins perdre conscience quelques secondes, car elle ne garda aucun souvenir du moment où il rabattit sa chemise.

— Qui a fait cela ? s'enquit-il à mi-voix en la faisant pivoter face à lui.

Elle secoua la tête.

— Peu importe, articula-t-elle entre ses lèvres craquelées.

— Mademoiselle, vous n'êtes pas en position de braver mon autorité. Je vous prie de ne pas me faire perdre mon temps. Répondez-moi et vous pourrez aller dormir.

*Dormir.* L'idée était si séduisante que Lysette en eut presque le vertige. Au fond, à quoi bon résister puisqu'il ne se laisserait de toute évidence pas amadouer ?

Plus tard, elle réfléchirait à un plan, se promit-elle. Pour l'heure, elle devait juste reprendre des forces.

— C'est mon beau-père.

— Son nom ?

Elle hésita, puis :

— Promettez-moi d'abord que vous ne le ferez pas prévenir.

— Vous n'êtes pas en mesure de négociier, riposta-t-il avec un rire bref.

— Alors allez au diable !

Il sourit. Dans son visage bronzé, ses dents apparaissaient d'une blancheur éclatante.

— D'accord, je vous promets de ne pas l'avertir. À présent dites-moi comment il s'appelle.

— Gaspard Médart.

— Pourquoi vous a-t-il battue ?

— Nous sommes venus de Natchez pour mon mariage. Je hais mon fiancé et j'ai refusé d'honorer l'accord qu'avait conclu mon beau-père en mon nom.

Vallerand haussa les sourcils. Une jeune fille créole encore célibataire devait une obéissance absolue à son père – ou à son beau-père.

— La plupart des gens trouveraient normal qu'un homme châtie sa fille ou sa belle-fille en de telles circonstances, remarqua-t-il.

— Et vous ?

— Je ne frapperai jamais une femme. Quoi qu'elle ait dit ou fait.

— Eh bien, tant mieux pour votre femme.

— Je suis veuf.

— Oh ! Désolée.

— Où est descendu votre beau-père ?

— Il séjourne chez M. Sagesse.

Une lueur s'alluma dans le regard de Vallerand.

— Vous êtes fiancée à Étienne Sagesse ?

— Oui.

— Et vous vous appelez ?

Cette fois, elle rendit les armes.

— Lysette Kersaint. Je suppose que vous connaissez la famille Sagesse ?

— Oh que oui !

— Ils sont de vos amis ?

— Certainement pas. Il y a du sang entre nous.

Cette déclaration emphatique redonna un peu d'espoir à Lysette. Si Vallerand était en guerre contre les Sagesse, il serait plus facile de s'assurer son aide.

— Qu'y a-t-il, Max ? s'enquit une voix féminine.

Une femme aux cheveux argentés, vêtue d'une robe de mousseline lavande agrémentée de ruchés de dentelle, venait de franchir le seuil de la bibliothèque.

À la vue de Lysette, elle s'immobilisa, l'air consterné.

— Mère, je vous présente Mlle Lysette Kersaint, qui arrive de Natchez. Des circonstances malheureuses l'ont séparée de sa famille. Les garçons l'ont rencontrée dans la forêt et l'ont ramenée ici. J'aimerais que vous lui fassiez préparer une chambre pour la nuit.

Puis, se tournant vers Lysette, il ajouta :

— Voici ma mère, Mme Irénée Vallerand. Veuillez la suivre.

Mme Vallerand, qui devait se poser quantité de questions, fit taire sa curiosité et se borna à tendre la main à Lysette pour la saluer. Les gens de La Nouvelle-Orléans étaient célèbres pour leur sens de l'hospitalité et Irénée ne faisait pas exception à la règle.

— Pauvre petite, murmura-t-elle. Vous allez commencer par prendre un bain, puis vous vous restaurerez et vous irez vous reposer.

— Madame...

— Nous parlerons plus tard, coupa Irénée. Suivez-moi, mon enfant.

— Merci, madame.

Lysette obtempéra, trop heureuse d'échapper à la présence intimidante de Maximilien Vallerand. Elle avait l'intention de reprendre des forces au plus vite, puis de s'enfuir à la première occasion.

Deux heures plus tard, Irénée, toute fébrile, vint trouver son fils dans la bibliothèque. Un verre à la main, il

était planté devant la fenêtre et contemplait le bayou endormi.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il sans se tourner.

— Elle est propre, elle a mangé un peu et elle se repose. Noéline a mis un onguent sur ses piqûres de moustiques. Je me rappelle avoir fait la connaissance de Jeanne, la mère de Lysette, il y a des années. C'est une Magnier, une famille très respectable de La Nouvelle-Orléans. Hélas, la lignée s'est éteinte faute de fils pour transmettre le nom ! Jeanne était d'une beauté exceptionnelle. Quel dommage que sa fille n'en ait pas hérité !

Max eut un sourire distrait. Il se remémora le minois semé de taches de rousseur, la natte rousse ébouriffée et les yeux bleus emplis de défiance. Certes, Lysette Kersaint n'était pas ce qu'on appelait une beauté classique. Et pourtant quelque chose d'indéfinissable la rendait très désirable à ses yeux.

Ce n'était pas un désir superficiel, détaché. Non, c'était une faim intense, primaire, qui l'avait tenaillé dès qu'il avait posé les yeux sur elle.

Il y avait en elle comme une promesse sensuelle qui, sans qu'il se l'explique, lui laissait entrevoir l'espoir d'apaiser ses vieux tourments.

Derrière ce désir se cachait une indéniable curiosité, il en avait conscience. Il avait envie de mieux la connaître, de découvrir toutes les facettes de sa personnalité. C'était la première fois qu'il rencontrait une fille si directe et si déterminée en dépit de son jeune âge. En l'espace d'un instant, elle l'avait ébloui.

Elle serait sienne, il le fallait. Dieu savait qu'il ne la laisserait pas à ce porc d'Étienne Sagesse. Quel gâchis ce serait !

— Savez-vous à qui elle est fiancée, mère ?

— Oui, elle me l'a dit. Étienne Sagesse.

— Lui-même. L'homme qui a jeté l'opprobre sur mon épouse et sur mon nom. Je trouverais tout à fait justifié de me venger en lui volant sa fiancée.

Sa mère écarquilla les yeux comme s'il était devenu fou.

— Qu'entends-tu par « lui voler » ?

— Évidemment, nous ne pourrions pas éviter le duel, murmura-t-il, perdu dans ses pensées.

— Maximilien, il n'en est pas question ! s'indigna Irénée.

Il lui adressa un regard moqueur.

— Et comment comptez-vous m'en empêcher ?

— Tu serais prêt à ruiner la réputation d'une innocente jeune fille pour atteindre Étienne Sagesse ? Lysette Kersaint ne t'a rien fait. Tu veux avoir cette histoire sur la conscience jusqu'à la fin de tes jours ?

— Je n'ai pas de conscience, rétorqua-t-il sèchement.

— Oh, Max, tu ne peux pas faire cela !

— Vous préférez la voir mariée à un homme tel que Sagesse ?

— Oui, si l'alternative consiste à être déshonorée et jetée à la rue !

Il y avait presque de l'horreur dans le regard de sa mère. Comme toujours, elle redoutait le pire lorsqu'il s'agissait de lui. Un mauvais petit diable l'incita à la conforter dans cette piètre opinion qu'elle avait de lui.

— Elle ne sera pas jetée à la rue. Il va de soi que je subviendrai ensuite à ses besoins. Ce qui n'est pas cher payé, si l'on songe à l'occasion inespérée qu'elle me fournit.

— Son beau-père te défiera en duel, lui aussi.

— Ce ne serait pas le premier.

— Tu envisages vraiment de ternir la réputation de cette jeune fille, de devenir son protecteur, de l'entretenir comme une cocotte en la rendant méprisable aux yeux de tous, et de te battre en duel avec son père, un homme mûr qui...

— Son beau-père, corrigea Max. Qui la bat, soit dit en passant.

— Cela ne justifie en rien ta conduite ! Mon Dieu, comment ai-je pu mettre au monde un être aussi dépravé ?

Max avait beau être endurci, cette exclamation dans la bouche de sa mère ne pouvait que l'affecter. Néanmoins l'occasion était trop belle pour qu'il y résiste.

Quelle revanche ce serait sur l'être immonde qui avait ruiné sa vie !

Il n'aurait pas pu s'empêcher d'en profiter, pas plus qu'il n'aurait pu empêcher son cœur de battre.

— Cela fait des années que j'attends une telle occasion, mère, alors ne vous mêlez pas de cette affaire. Et ne pleurez pas non plus sur le sort de cette fille. Je vous promets qu'elle sera largement dédommée.

## 2

Lysette avait bien emporté une robe dans son baluchon, mais celle-ci avait été irrémédiablement tachée au cours de sa traversée des marais.

Le lendemain de son arrivée, Irénée lui donna une toilette bleu pâle qui lui allait à peu près, même si le col montant et le style désuet faisaient un peu matrone pour une fille de son âge. Lysette lui fut néanmoins reconnaissante de sa générosité. C'était tellement agréable de porter des vêtements propres et de s'être débarrassée de la fange puante du bayou.

— Vous avez l'air bien mieux, ma chère, commenta Irénée avec bienveillance.

Lysette la remercia, se demandant comment une femme aussi charmante avait pu donner le jour à un homme tel que Maximilien Vallerand. Il ne pouvait s'agir que d'une aberration de la nature.

— Madame Vallerand... avez-vous d'autres enfants ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Oui, j'ai deux fils plus jeunes. Ils sont actuellement en France, chez l'un de mes cousins qui a cinq filles à marier, précisa-t-elle sur le ton de la confiance. J'ai encouragé Alexandre et Bernard à prolonger leur séjour là-bas dans l'espoir que l'un d'eux revienne nanti d'une

épouse, mais... eh bien, soit ces filles ne sont pas aussi jolies que le prétend leur mère, soit mes idiots de fils sont décidés à ne jamais convoler, car ils ont annoncé leur retour prochain.

Comme si elle avait lu dans les pensées de Lysette, Irénée ajouta :

— Je vous assure qu'ils sont très différents de leur frère aîné. Mais vous savez, Maximilien n'a pas toujours été ainsi. Il s'est aigri et replié sur lui-même ces dernières années. Il faut dire qu'il a beaucoup souffert.

Lysette retint un ricanement. Ce mâle plein de morgue, d'une force et d'une santé insolentes, aurait donc connu des revers du destin ? Aujourd'hui, après une bonne nuit de sommeil, elle se sentait de taille à l'affronter. Il n'était plus question de se laisser intimider. Et une chose était sûre : quoi qu'il arrive, elle ne retournerait pas sous la tutelle de Gaspard Médart pour mieux tomber ensuite sous la coupe d'Étienne Sagesse.

Sa mère lui avait déclaré jadis qu'une femme était vouée à souffrir et à endurer les épreuves que le bon Dieu semait sur sa route. Quant à tante Delphine, elle affirmait qu'il valait mieux le pire des maris que pas de mari du tout. C'était peut-être vrai pour certaines filles, mais pas pour elle, avait décidé Lysette.

Pourtant, les battements de son cœur s'accéléchèrent lorsqu'elle pénétra dans le salon, une pièce de proportions modestes, décorée dans les tons brun, crème et rose.

Le mobilier de chêne clair, bien encaustiqué, avait une patine chaleureuse. Les hautes fenêtres aux vitres étincelantes laissaient entrer à flots le soleil de Louisiane. Plusieurs chaises et petits canapés de velours couleur mousse étaient regroupés, invitant à la conversation.

Constatant que la pièce était vide, Lysette se détendit.

La voix de Vallerand retentit alors dans son dos :

— Il faut que nous discutons, mademoiselle.

Elle pivota pour lui faire face et le vit se figer, l'air visiblement surpris. Puis il la dévisagea en silence, avec une intensité qui la mit mal à l'aise. Que diable pouvait-il lui trouver de si fascinant ?

Certes, elle était plus présentable qu'à son arrivée. Elle avait pris un bain et s'était reposée. Pour autant, elle ne nourrissait aucune illusion quant à son physique. Même la camériste la plus expérimentée n'aurait pu dompter sa crinière. Et après les deux jours qu'elle avait passés en pleine nature, ses taches de rousseur avaient colonisé son visage. Elle était mince, mais sa silhouette n'avait rien de spectaculaire avec ses petits seins et ses hanches étroites. Et si ses traits étaient assez plaisants, elle savait son nez trop fort et sa bouche trop généreuse, à une époque où l'on s'extasiait sur les lèvres minces.

L'examen se prolongeait. Agacée, Lysette s'appliqua à son tour à étudier Vallerand, en prenant tout son temps. Une belle impertinence, car aucune dame comme il faut n'aurait osé regarder un homme de cette façon.

Hélas, il était encore plus séduisant que dans son souvenir ! Viril, bronzé, d'une beauté impudente avec ses cheveux noirs et ses yeux d'obsidienne... En comparaison, les jeunes gens qu'elle avait connus à Natchez lui paraissaient totalement immatures et insignifiants.

Mais peut-être les Créoles de La Nouvelle-Orléans étaient-ils tous ainsi.

« Que Dieu me vienne en aide si la ville grouille d'hommes tels que celui-ci ! » soupira-t-elle en son for intérieur.

— En effet, il y a beaucoup à dire, déclara-t-elle enfin, reprenant le fil de la conversation.

Irénée avait pris place dans un canapé. Affectant une assurance qu'elle était loin d'éprouver, Lysette s'assit dans un fauteuil et leva sur Vallerand un regard plein de défi.





10885

*Composition*  
FACOMPO

*Achévé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*Le 1<sup>er</sup> septembre 2014*

Dépôt légal : septembre 2014  
EAN 9782290086865  
L21EPSN001179N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*